

# L'invention du peuple Juif

## Interview de Shlomo Sand

**Je n'ai rien découvert de nouveau, j'ai simplement organisé autrement le savoir existant**, assure Shlomo Sand. Ce professeur d'histoire à l'université de Tel-Aviv, né en 1946, est en France cette semaine pour présenter son dernier livre, paru le 3 septembre chez Fayard. Dans *Comment le peuple juif fut inventé*, il défend la thèse selon laquelle les juifs du monde entier ne sont pas tous issus du grand exil de l'an 70 mais bénéficient au contraire d'origines les plus diverses.

En Israël, où il a été publié au printemps, le livre a trouvé un excellent écho du côté des journalistes, et notamment auprès du quotidien Haaretz. Un accueil qui n'a que peu surpris Shlomo Sand. «Plus que les gens de gauche et les orthodoxes, qui ont plutôt un regard bienveillant sur mon travail, affirme-t-il, mon livre va déranger ces juifs qui vivent à Paris, à New York, et pensent que l'Etat d'Israël leur appartient davantage qu'à mon collègue arabe israélien.»

### **Pourquoi avoir choisi ce titre, qui sonne comme une provocation ?**

Au début je craignais un peu cet effet provocant mais, en fait, le titre reflète parfaitement le contenu de mon livre. Et puis, je crois que ce n'est pas le seul cas d'invention d'un peuple. Je pense par exemple qu'à la fin du XIXe siècle, on a inventé le peuple français. Le peuple français n'existe pas en tant que tel depuis plus de 500 ans, comme on a alors essayé de le faire croire.

Le peuple juif, c'est encore plus compliqué, parce qu'on le considère comme un peuple très ancien, qui a cheminé de par le monde pendant 2000 ans, avant de retourner chez lui. Je crois au contraire que le peuple juif a été inventé.

Quand je dis peuple juif, j'utilise le sens moderne du mot peuple. Quand on évoque aujourd'hui le peuple français, on parle d'une communauté qui a une langue commune, des pratiques, des normes culturelles et laïques communes. Donc je ne pense pas que l'on puisse dire qu'il y a un peuple juif au sens moderne du terme. Je ne crois pas qu'il y a 500 ans, les juifs de Kiev et ceux de Marrakech avaient ces pratiques, ces normes culturelles communes. Ils avaient une chose importante en commun : une croyance, une foi commune, des rituels religieux communs. Mais si les seules affinités entre des groupes humains sont de nature religieuse, j'appelle cela une communauté religieuse et non un peuple.

Est-ce que vous savez par exemple que durant le Moyen Age, on a utilisé l'expression «peuple chrétien» ? Pourtant, aujourd'hui, aucun historien ne parlerait de «peuple chrétien». Avec la même logique, je ne pense pas qu'on puisse parler de peuple juif.

Je ne le pense pas en outre parce que les origines historiques des juifs sont très variées. Je ne crois pas en effet que les juifs ont été exilés par les Romains en l'an 70.

Je me souviens, il y a quelques années, alors que je m'interrogeais sur l'histoire du judaïsme, d'avoir ressenti un véritable choc : tout le monde est d'avis que l'exil du peuple juif est l'élément fondateur de l'histoire du judaïsme, et pourtant, cela paraît incroyable, mais il n'y a pas un livre de recherche consacré à cet exil. Il est pourtant considéré comme l'«événement» qui a créé la diaspora, l'exil permanent de 2000 ans. Rendez-vous compte : tout le monde «sait» que le peuple juif a été exilé mais personne n'a fait de recherche, ou n'a en tout cas écrit un livre pour faire savoir si c'est vrai ou non.

Avec mes recherches, j'ai découvert que c'est dans le patrimoine spirituel chrétien, au IIIe siècle, que le mythe du déracinement et de l'expulsion a été entretenu, avant d'infiltrer plus tard la tradition juive. Et que le judaïsme n'adopte cette notion d'exil permanent.

### **L'instrumentalisation de la mémoire.**

#### **Sur ce point, vous évoquez dans votre ouvrage la notion de «mémoire greffée».**

«Greffée» est un mot un peu fort. Mais vous savez, si vous et moi n'étions pas allés à l'école, nous ne connaîtrions pas l'existence de Louis XVI. Pour parler de la Révolution française, cette mémoire des noms de Danton et de Robespierre, vous ne l'avez pas reçue spontanément mais dans une structure, à l'école, dans le cadre d'un savoir que quelqu'un a créé et organisé pour vous le transmettre. Quelqu'un a décidé que vous deviez connaître x et pas y. Je ne trouve pas cela forcément critiquable. Chaque mémoire collective est une mémoire greffée, dans le sens où quelqu'un a décidé de la transmettre à d'autres.

Je ne parle pas ici de conspiration mais c'est cela l'éducation moderne. C'est-à-dire que ce n'est pas quelque chose qui coule de père en fils. La mémoire greffée, c'est la mémoire que l'éducation nationale a décidé que vous deviez recevoir.

Si vous aviez vécu en France dans les années 50, en tant qu'écolier, que lycéen, vous auriez su très peu de chose sur la Shoah. En revanche, dans les années 90, chaque lycéen a une notion de ce qu'est la Shoah. Mémoire greffée n'implique donc pas qu'il s'agisse nécessairement d'un mensonge.

#### **Vous dites néanmoins que les autorités israéliennes ont «greffé» une mémoire pour justifier l'existence d'Israël.**

Il faut comprendre que transmettre une mémoire, créer une mémoire, ou façonner une mémoire, une conscience du passé, cela a pour finalité d'être instrumentalisé, dans le sens où cela doit servir un intérêt, particulier ou collectif. Chaque mémoire collective, étatique, nationale, est instrumentalisée. Même la mémoire personnelle, qui est certes beaucoup plus spontanée et qui ne peut pas être dominée aussi facilement, est instrumentalisée : vous faites une bêtise, cela rentre dans votre expérience, et vous ne refaites pas la même. Toute mémoire nationale est instrumentalisée. Car sinon, pourquoi la mémoriserait-on ?

Le point central des mémoires nationales, c'est qu'elles sont instrumentalisées pour servir la nation. En tant qu'historien, je pense que la nation est une invention très moderne. Je ne crois pas qu'il y a 500 ans, il y avait une nation française. Et il n'y avait pas de nation juive. Donc je crois que ceux qui ont voulu façonner une nation juive israélienne ont commencé par réfléchir sur ce passé, en l'instrumentalisant pour faire émerger une dimension de continuité.

Dans le cas du sionisme, il fallait s'investir lourdement car il fallait acquérir une terre qui ne nous appartenait pas. Il fallait une histoire forte, une légitimité historique. Mais au final, cela demeure absurde.

Il y a dix ans, je n'avais pas ces idées, ce savoir que j'ai mis dans ce livre. Mais comme citoyen israélien je trouvais déjà fou que quelqu'un qui était sur une terre il y a deux mille ans puisse prétendre avoir des droits historiques sur cette même terre. Ou alors il faudrait faire sortir tous les Blancs des Etats-Unis, faire rentrer les Arabes en Espagne, etc. Je ne pensais pas que j'eusse, moi, juif israélien, un droit historique sur la terre de Palestine. Après tout, pourquoi deux mille ans oui et mille non ?

Mais je pensais cependant que j'appartenais à ce peuple, parti il y a deux mille ans, qui a erré, erré... qui est arrivé à Moscou, a fait demi-tour et est rentré chez lui. En faisant ce livre, je me suis rendu compte que cela aussi, c'était un mythe, qui est devenu une légende.

D'un point de vue politique cependant, ce livre n'est pas très radical. Je n'essaie pas de détruire l'Etat d'Israël. J'affirme que la légitimité idéologique et historique sur laquelle se fonde aujourd'hui l'existence d'Israël est fautive.

**« Il n'y a pas de droit historique des juifs sur la terre de Palestine ». Vous citez néanmoins Arthur Koestler, qui disait à propos de son ouvrage La Treizième Tribu : « Je n'ignore pas qu'on pourrait l'interpréter [le livre] avec malveillance comme une négation du droit à l'existence de l'Etat d'Israël. » Cette remarque ne s'applique-t-elle pas à votre livre ?**

Certes. Vous savez, j'essaie d'être un historien mais je suis aussi un citoyen, et un homme qui pense politiquement. D'un point de vue historique, je vous dis aussi : non, il n'y a pas de droit historique des juifs sur la terre de Palestine, qu'ils soient de Jérusalem ou d'ailleurs.

Mais je dis aussi, d'un point de vue plus politique : vous ne pouvez réparer une tragédie en créant une autre tragédie. Nier l'existence d'Israël, cela veut dire préparer une nouvelle tragédie pour les juifs israéliens. Il y a des processus historiques que l'on ne peut pas changer.

On ne peut donc pas éliminer Israël par la force mais on peut changer Israël. Une chose est importante : pour donner la chance à Israël d'exister, la condition est double : réparer, dans la mesure du possible, la tragédie palestinienne. Et créer en Israël un Etat démocratique. Le minimum pour définir un Etat démocratique est de dire qu'il appartient à l'ensemble de ses citoyens. C'est la base : on ne dira jamais par exemple que l'Etat français appartient uniquement aux catholiques.

L'Etat d'Israël se définit pourtant comme l'Etat du peuple juif. Pour vous donner un exemple, ça veut dire que l'Etat d'Israël appartient davantage à Alain Finkielkraut, citoyen français, qu'à un collègue qui travaille avec moi à l'université de Tel-Aviv, qui est originaire de Nazareth, qui est citoyen israélien mais qui est arabe. Lui ne peut pas se définir comme juif, donc l'Etat d'Israël ne lui appartient pas. Mais il est israélien, point. Il ne devrait pas être contraint de chanter un hymne national qui contient les paroles « Nous les juifs ». La vérité, c'est qu'il n'a pas d'Etat.

On doit davantage parler de ce problème de démocratie, pour espérer conserver l'Etat Israël. Pas parce qu'il serait éternel, mais parce qu'il existe, même s'il existe mal. Cette existence créée de facto le doit des juifs israéliens de vivre là-bas. Mais pas d'être raciste, et ségrégationniste : cet Etat n'a pas le droit d'exister comme ça.

D'un autre côté, je demande à tout le monde, aux pays arabes et aux Palestiniens de reconnaître l'Etat d'Israël. Mais seulement l'Etat des Israéliens, pas l'Etat des juifs !

Les tragédies d'hier ne vous donnent pas le droit d'opprimer un peuple aujourd'hui. Je crois que la Shoah, les pogroms, que tout ce qu'ont subi les juifs au XXe siècle nous donne droit à une exception : que l'Etat d'Israël demeure, et continue à offrir un refuge pour les juifs qui sont pourchassés à cause de leurs origines ou de leur foi. Mais dans le même temps, Israël doit devenir l'Etat de ses citoyens. Et pas celui d'Alain Finkielkraut, qui demeure toutefois le bienvenu s'il se sent menacé, bien sûr.

Dans la suite de la citation d'Arthur Koestler que vous proposez, celui-ci justifie l'existence de l'Etat d'Israël en ces termes : « Mais ce droit n'est pas fondé sur les origines hypothétiques des juifs ni sur l'alliance mythologique entre Abraham et Dieu; il est fondé sur la législation internationale, et précisément sur la décision prise par les Nations unies en 1947. »

**Ce que vous dites, vous, c'est qu'en 1947, l'ONU s'est trompée ?**

Pas exactement. Peut-être le partage des terres était-il injuste : il y avait 1,3 million de Palestiniens et 600.000 juifs, et pourtant on a fait moitié-moitié. Plus juste aurait été pour vous donner un exemple, et élargir nos horizons, de créer un Etat juif... aux Sudètes. En 1945, les Tchèques ont chassé 3 millions d'Allemands des Sudètes, qui sont restées « vides » quelques mois. Le plus juste aurait été de donner les Sudètes à tous les réfugiés juifs en Europe. Pourquoi aller ennuyer une population qui n'avait rien à voir avec la tragédie juive ?

Les Palestiniens n'étaient pas coupables de ce que les Européens avaient fait. Si quelqu'un avait dû payer le prix de la tragédie, ça aurait dû être les Européens, et évidemment les Allemands. Mais pas les Palestiniens.

En outre, il faut bien voir qu'en 1947, ceux qui ont voté pour la création de l'Etat juif n'ont pas pensé que la définition pour y être accepté serait aussi exclusive, c'est-à-dire nécessairement avoir une mère juive.

On était au lendemain de la Shoah, l'idée était simplement d'offrir un refuge.

**Une « victoire » de Hitler ? Dans votre livre, vous posez la question suivante : « Les juifs seraient-ils unis et distingués par les "liens" de sang ? », avant d'en conclure que « Hitler, écrasé militairement en 1945, aurait en fin de compte remporté la victoire au plan conceptuel et mental dans l'Etat "juif" ? » Qu'avez-vous essayé de démontrer ?**

Vous savez, la majorité des Israéliens croient que, génétiquement, ils sont de la même origine. C'est absolument incroyable. C'est une victoire de Hitler. Lui a cherché au niveau du sang. Nous, nous parlons de gènes. Mais c'est pareil. C'est un cauchemar pour moi de vivre dans une société qui se définit, du point de vue de l'identité nationale, sur des bases biologiques. Hitler a gagné dans le sens où c'est lui qui a insufflé la croyance que les juifs sont une race, un « peuple-race ». Et trop de gens en Israël, trop de juifs, ici, à Paris, croient vraiment que les juifs sont un « peuple-race ». Il n'y a donc pas seulement les antisémites, il y a aussi ces juifs qui eux-mêmes se considèrent comme une race à part.

Dans mon livre, une chose importante que j'ai essayé de montrer est que, du point de vue historique, je dis bien historique, car je ne m'occupe pas ici de religion, les juifs ne sont pas des juifs. Ce sont des Berbères, des Arabes, des Français, des Gaulois, etc. J'ai essayé de montrer que cette vision essentialiste, profonde, que les sionistes partagent avec les antisémites, cette pensée qu'il y a une origine spéciale pour les juifs, cette pensée est fautive. Il y a au contraire une richesse extraordinaire, une diversité d'origines fabuleuse. J'ai essayé de montrer ça avec des matériaux historiques. Sur ce point, la politique a nourri mes recherches, de même que la recherche a nourri ma position politique.

## **Un de vos chapitres évoque à ce propos l'énigme que constituent pour vous les juifs d'Europe de l'Est.**

Au début du XXe siècle, 80% des juifs dans le monde résidaient en Europe de l'Est. D'où viennent-ils ? Comment expliquer cette présence massive de juifs croyants en Europe de l'Est ? On ne peut pas expliquer cela par l'émigration de Palestine, ni de Rome, ni même d'Allemagne. Les premiers signes de l'existence des juifs en Europe datent du XIIIe siècle. Et justement, un peu avant, au XIIe siècle, le grand royaume de Khazar (judaisé entre le VIIIe et le IXe siècle) a complètement disparu. Avec les grandes conquêtes mongoles, il est probable qu'une grande partie de cette population judaisée a dû s'exiler. C'est un début d'explication.

L'histoire officielle sioniste affirme qu'ils ont émigré d'Allemagne. Mais en Allemagne, au XIIIe siècle, il y avait très peu de juifs. Comment se fait-il alors que, dès le XVIIe siècle, un demi-million de juifs résident en Europe de l'Est ? À partir de travaux historiques et linguistiques, j'ai essayé de montrer que l'origine des juifs d'Europe de l'Est n'est pas seulement due à une poussée démographique, comme on le dit aussi. Leur origine est khazar mais aussi slave. Car ce royaume de Khazar a dominé beaucoup de peuples slaves, et, à certaines époques, a adopté le yiddish, qui était la langue de la bourgeoisie germanique qui a existé en Lituanie, en Pologne, etc.

On en revient à la thèse de base de mon livre, un élément que j'ai essayé de démontrer, avec succès je pense : c'est qu'entre le IIe siècle av. J.-C. et le IIIe siècle apr. J.-C., le monothéisme juif était la première religion prosélyte. C'était quelque chose de parfaitement connu, notamment des spécialistes des religions de la fin du XIXe siècle, comme Ernest Renan.

À partir de la seconde partie du XXe siècle pourtant, on a tout « bloqué ». On croit tout d'un coup que le judaïsme a toujours été une religion fermée, comme une secte qui repousserait le converti. Ce n'est pas vrai, ce n'est pas juste du point de vue historique.

## **Le sionisme, un « mouvement national ». Zeev Sternhell, dans son livre célèbre Aux origines d'Israël, considère que le sionisme a évacué la dimension socialiste pour se résumer à une révolution nationale. Etes-vous d'accord avec lui ?**

Le sionisme, c'est un mouvement national. Je ne dis pas que c'est bien, ou pas bien, car je ne suis pas anti-national. Ce n'est pas la nation qui a créé le sionisme, c'est l'inverse. Définir cela comme une révolution fonctionne du point de vue des individus, mais ne m'intéresse pas beaucoup. Parce que je me demande qu'est une révolution. De plus, parler de révolution nationale en France, c'est un peu compliqué car ces termes étaient employés en 1940 pour désigner un phénomène historique pas très sympathique.

Quant à opposer révolution nationale et révolution socialiste au sein du sionisme, je ne crois pas que cela soit juste. Dès le début, le socialisme était un instrument très important pour réaliser le but national. Donc, ce n'est pas quelque chose qui, soudain, n'aurait plus fonctionné. Dès le début, l'idée de communautarisme, l'idée des kibboutz, a servi à une colonisation. C'est-à-dire que, dès le début, l'égalité n'était pas entre tous les êtres humains, l'égalité était seulement entre les juifs, qui colonisent une terre.

L'idée nationale, dans la modernité, a toujours dû être liée à une autre idée. En l'occurrence, pour le XXe siècle, la démocratie ou le socialisme. Tout le monde s'est servi des idées égalitaristes socio-économiques pour bâtir une nation. Le sionisme n'est pas exceptionnel en cela. On peut citer l'exemple du FLN algérien et de beaucoup d'autres mouvements du tiers-monde.

Le sionisme est exceptionnel uniquement parce que, pour se réaliser, il doit coloniser une terre.

Ne me faites cependant pas dire que je suis antisioniste. Parce qu'aujourd'hui, quand quelqu'un se dit antisioniste, tout le monde pense qu'il est contre l'existence de l'Etat d'Israël. De ce point de vue, mon livre est certes radical dans la démarche historiographique, mais pas tellement dans son aspect politique, parce que j'exige la reconnaissance d'Israël par les Etats arabes. Mais, encore une fois, comme l'Etat des Israéliens, de tous les Israéliens.

---

## **Commentaires par Michel Staszewski, le 15 mars 2010**

**Dès l'avant-propos, cet « essai à caractère historique », comme le définit Sand lui-même, m'est apparu comme l'oeuvre d'un chercheur rigoureux et honnête, qui « annonce la couleur » en montrant au lecteur « d'où il parle » : il le fait au travers de portraits de personnages ayant compté dans sa vie personnelle au point d'avoir joué un rôle dans la genèse de ce livre. Suit une analyse historique approfondie des origines des concepts de peuple, d'ethnie et de nation. Puis vient le « plat de résistance » : Sand s'attaque à des questions le plus souvent ignorées par les historiens israéliens spécialisés en « histoire du peuple juif »**

Shlomo Sand pose notamment les questions suivantes :

*« un peuple juif a-t-il réellement existé pendant plusieurs millénaires là où tous les autres « peuples » se sont fondus et ont disparu ?*

*Comment et pourquoi la Bible (...) dont personne ne sait vraiment quand ses parties ont été rédigées et ordonnées, est-elle devenue un livre d'histoire crédible qui décrit la naissance d'une nation ?*

*Dans quelle mesure le royaume des Hasmonéens de Judée, dont les différents sujets ne parlaient pas la même langue et, pour la plupart, ne savaient ni lire ni écrire, pouvait-il constituer un Etat-nation ?*

*Les habitants de Judée ont-ils vraiment été exilés après la destruction (...) ? Et s'il n'y a pas eu d'exil du peuple, qu'est-il advenu des habitants locaux et qui sont ces millions de juifs apparus sur la scène de l'histoire en des lieux si inattendus ?*

*Si les juifs disséminés de par le monde constituent un même peuple, quelles composantes communes pourra-t-on trouver, aux plans culturel et ethnographique (laïc), entre un juif de Kiev et un juif de Marrakech, si ce n'est la croyance religieuse et certaines pratiques rituelles ? (...) A défaut de dénominateur commun culturel profane entre les communautés religieuses, les juifs seraient-ils unis et distingués par les « liens du sang » ? Les juifs forment-ils un « peuple-race étranger », comme les antisémites se le représentaient et ont voulu le faire croire depuis le XIXe siècle ? »*

## **La fin d'un mythe**

*« les juifs ont toujours formé des communautés religieuses importantes qui sont apparues et ont pris pied dans diverses régions du monde, mais ne constituent pas un « ethnos » porteur d'une même origine, unique, qui se serait déplacé au cours d'une errance et d'un exil permanents ».*

Cette thèse s'oppose à celle qui s'est imposée, en Israël et ailleurs, surtout depuis les années 1970 mais qui trouve son origine dans les conceptions essentialistes élaborées principalement à la fin du XIXe et au début du XXe siècles. Selon celle-ci, la grande majorité des juifs d'aujourd'hui sont les descendants des Hébreux des temps bibliques qui, malgré leur dispersion, ont toujours réussi à préserver les « liens du sang » entre leurs communautés pourtant très éloignées géographiquement.

Sand démonte un à un les mythes « historiques » constitutifs de cette vision d'un peuple préservé miraculeusement « malgré l'histoire ».

Pour lui, la Bible ne peut être considérée comme un livre d'histoire. Il établit de manière convaincante l'impossibilité historique du grand exode des Hébreux d'Égypte. Il met en doute l'importance du royaume de David et de Salomon. L'exil à Babylone ? Il n'aurait concerné que les élites politiques et intellectuelles. Celui de l'an 70 de notre ère n'aurait tout simplement pas eu lieu : à l'époque de la domination romaine, seule une minorité de prisonniers réduits en esclavage auraient été forcés de quitter la Palestine. Ses recherches le mènent à la conclusion que l'écrasante majorité des habitants de la Judée continuèrent à vivre sur leurs terres, même après la destruction du second temple. Une partie d'entre eux se convertit au christianisme au IVe siècle, tandis que la majorité se rallia à l'islam lors de la conquête arabe au VIIe siècle.

Mais d'où proviennent alors les nombreuses communautés juives qui se sont développées en dehors de la Palestine ?

## **Une religion prosélyte**

Du IIe siècle avant J.C. au IIe siècle après J.C., le judaïsme fut la première religion prosélyte. C'est ainsi qu'il se répandit sur tout le pourtour de la Méditerranée. Au premier siècle de l'ère chrétienne apparut, sur le territoire de l'actuel Kurdistan, le royaume juif d'Adiabène. Malgré la victoire du christianisme au IVe siècle dans l'empire romain, le judaïsme continua à se répandre aux marges du monde chrétien : naissance, au Ve siècle, du royaume juif d'Himyar sur le territoire de l'actuel Yémen et conversion de tribus berbères au VIIe siècle, dont certaines prendront ensuite part à la conquête de la péninsule ibérique. Au VIIIe siècle, le judaïsme se répandit dans l'immense royaume khazar qui s'étendait du Caucase à l'Ukraine actuelle. A partir du XIIIe siècle, de nombreux juifs issus de ce royaume auraient été refoulés vers l'est de l'Europe du fait des conquêtes mongoles. Ce serait là qu'avec des juifs venus des régions slaves du sud et d'autres issus des actuels territoires allemands, ils auraient posé les bases de la culture yiddish.

Jusque dans les années 1960, on trouve des éléments de cette histoire plurielle de l'origine de juifs dans l'historiographie sioniste. Mais une « normalisation » interviendra suite à la conquête de la Cisjordanie en juin 1967 :

*« Les conquérants de la cité de David (...) se devaient d'être les descendants directs de son royaume mythique et non (...) les héritiers de guerriers berbères ou de cavaliers khazars ! »*

À la même époque, à l'appui de la thèse de l'unicité d'origine du « peuple juif », des biologistes israéliens commenceront à défendre l'idée d'une « proximité génétique » des Juifs du monde entier.

## **Des remises en questions porteuses d'espoir**

Depuis la fin des années 1980, les « nouveaux historiens » israéliens ont fait voler en éclat les mythes sionistes concernant les conditions de la création de l'Etat d'Israël. Il en résulte qu'aujourd'hui, seules des personnes très mal informées ou de mauvaise foi soutiennent encore que les dirigeants sionistes étaient prêts à partager la Palestine selon les stipulations de la résolution 181 votée par l'Assemblée générale de l'O.N.U. en novembre 1947, ou que les Arabes de Palestine ont volontairement quitté leur pays en 1948. Le fait qu'il soit aujourd'hui scientifiquement établi que les Palestiniens ont été à cette époque victimes d'un nettoyage ethnique constitue un argument de poids pour ceux qui demandent la reconnaissance des droits des exilés.

Avec l'ouvrage de Sand, c'est un des principaux mythes fondateurs du sionisme qui s'écroule : celui selon lequel, du début de l'ère chrétienne au milieu du XXe siècle, les juifs auraient constitué un peuple en exil ayant toujours aspiré au retour dans sa patrie. Sand démontre au contraire, de manière convaincante, qu'il n'y a pas eu d'exil massif et que ce sont par conséquent les Palestiniens d'aujourd'hui qui sont, pour la plupart, les descendants des Hébreux de l'Antiquité, majoritairement convertis à l'islam à partir du VIIIe siècle.

Ainsi s'effondrent une à une les justifications « historiques » du dessein sioniste de remplacement des populations autochtones par des juifs venus du monde entier. Non, la Palestine de la fin du XIXe siècle n'était pas une « terre sans peuple ». Non, les Arabes de Palestine ne sont pas partis volontairement en 1948. Non, les juifs du monde entier ne constituent pas un seul peuple et ne sont pour la plupart pas les descendants des Hébreux de Palestine.

Ces remises en question me semblent porteuses d'espoir. Car comme l'écrit Shlomo Sand pour terminer son livre :

*« Si l'on peut tenter de modifier de façon si radicale l'imaginaire historique, pourquoi ne pas chercher également à envisager, en faisant preuve de beaucoup d'inventivité, un avenir totalement différent ? Si le passé de la nation relève essentiellement du mythe onirique, pourquoi ne pas commencer à repenser son avenir, juste avant que le rêve ne se transforme en cauchemar ? ».*

*Texte paru dans Points Critiques, mensuel de l'Union des Progressistes Juifs de Belgique, n° 293, février 2009.*